16. — Danger de navigation providentiellement écarté.

20. — Station à la Maison-Lapierre. Monseigneur se prépare à franchir les montagnes Rocheuses avec les trois serviteurs qui l'accompagnent.

24. — Au sommet des montagnes Rocheuses.

26. — Station au fort Mac-Pherson. Le R. P. SEGUIN, qui devait s'y rencontrer, n'arrive que le 30. Ce même jour, continuation du voyage en compagnie du P. SEGUIN.

1er *septembre*. — Deux baptêmes et quatre confirmations.

6. — Arrivée à Good-Hope. Monseigneur y apprend la mort du R. P. EYNARD, pour qui Sa Grandeur professait une très-grande estime. Service solennel pour le Missionnaire défunt, suivi de trois confirmations.

11. — Départ de Good-Hope.

14. — Célébration de la sainte messe.

17. — Rencontre, sur le fleuve Mackenzie, d'une barque portant le courrier d'Europe. A la fin du même jour, arrivée au fort Norman.

24. — Baptême d'une jeune femme mourante, bien disposée.

29. — Station au fort Simpson.

2 *octobre*. — Célébration de la sainte messe, six communions, deux confirmations.

9. — Arrivée à la Providence, terme du retour, le quatre-vingt-quinzième jour depuis le départ de Saint-Michel et après une absence totale de treize mois et neuf jours.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Good-Hope, 6 février 1873.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La dernière lettre que j'eus l'honneur de vous adresser pour vous rendre compte de mon ministère, était datée

du 31 janvier 1872. Elle vous racontait mon voyage de 1871 au Grand-Portage la Loche, avec la flottille des barques de la compagnie d'Hudson, pour y vacciner tous les sauvages que je pourrais rencontrer sur ma route, ainsi que mon retour à Good-Hope en compagnie de Mgr Clut. Sa Grandeur passa une partie de l'hiver avec nous et ne partit que le 10 février 1872 pour la mission mère de la Providence, à trente jours de marche au sud du fort Good-Hope. J'eus l'honneur d'accompagner Monseigneur durant l'espace de sept journées de chemin ; puis je m'en revins avec un sauvage et mon traîneau à chiens en quatre journées de course.

Je reprends à cette époque la continuation de mon journal, vous faisant connaître successivement, mon bien aimé Père, tous les faits saillants de mon ministère jusqu'à ce jour.

A mon retour à Good-Hope, de la fin février au mois de mai, je me livrai à différents travaux manuels : ferblanterie, peinture, hydrographie et menuiserie. Je commençai la construction d'un autel gothique monumental que je n'ai pas encore achevé entièrement, à l'heure qu'il est. Entre autres choses, je fis des cartons d'autel de luxe ayant des cadres dorés, ainsi qu'un grand chandelier de six pieds de haut pour le cierge pascal, en bois sculpté et peint. Je dessinai aussi pour notre église une rosace.

Nos exercices de la semaine sainte furent aussi pompeux qu'on peut les faire dans ces déserts. Ils furent suivis par une centaine de personnes. Il y eut 30 communions pascales le saint jour de Pâques.

Le 12 avril, je partais pour aller visiter une vieille femme malade, à 90 milles au nord de Good-Hope, dans l'intérieur des steppes.

Mgr d'Erindel m'ayant chargé de donner la mission du printemps aux sauvages de Good-Hope, je leur en

développai seul les exercices, qui durèrent quarante jours, du 2 mai au 10 juin, le R. P. SEGUIN et les bons FF. KEARNEY et SALASSE étant occupés à faire le plancher et le sanctuaire de l'église. Une décoration somptueuse; un autel gothique tout doré ; à défaut de luminaire, les chauds et brillants rayons du soleil se projetant à travers les vitraux multicolores de deux belles lancettes et d'une rose avec dessins flamboyants; les accents, sinon harmonieux et savants, du moins sonores et retentissants de l'orgue, firent de notre petite église, encore en construction, un véritable petit paradis.

Les exercices de la mission donnés trois fois par jour : le matin, à onze heures, et le soir, furent suivis avec une assiduité digne de louanges. Les dimanches et jours fériés l'église contenait l'entière population blanche et rouge de Good-Hope: 450 âmes. J'avais composé durant l'hiver, à la demande de Mgr CLUT, les prières et le catéchisme en peau-de-lièvre (celui-ci n'a été terminé que durant l'année présente). Jusque-là nos sauvages n'avaient prié qu'en montagnais, bien que nous leur prêchions dans leur propre dialecte. J'ai eu quelque peine à leur faire adopter ces prières, parce qu'ils savaient déjà par cœur les anciennes; mais enfin j'en suis venu à bout, aidé d'un bon sauvage qui mérite ici une mention particulière. Ce jeune homme, nommé Camille Déttchogé, non-seulement a manifesté le plus grand zèle pour écouter mes instructions et pour apprendre les nouvelles prières, mais, ce qui est admirable dans un ignorant sauvage, encore catéchumène alors, il consacrait son temps à les enseigner et à les faire répéter aux autres. Il passait ses journées à parcourir les tentes des Peaux-de-lièvre, une petite feuille de papier couverte de caractères hyéroglyphiques en main, récitant les prières à tous ceux qui lui demandaient ce service, et questionnant un

et chacun sur les vérités qui avaient fait le sujet de ma dernière instruction.

Heureux de la bonne mémoire et de la charité toute chrétienne de ce bon sauvage, je me servis de lui pour faire, de quelques-unes de mes instructions, des conférences qui furent toujours très-profitables. Quelques louanges que je dus accorder à son zèle ayant réveillé une sainte jalousie chez ses compatriotes, il régna durant toute cette mission la plus grande émulation pour la prière et l'audition des sermons et catéchismes. Mais alors d'autres Peaux-de-lièvre se piquant aussi d'une sainte rivalité avec Camille, voulurent à leur tour me faire le compte rendu de mes instructions. Or voici comment l'un de ces savants s'en tira, après avoir entendu répéter l'histoire de la création au moins dix fois :

« Tu as dit, ô notre Père, que le Créateur fit le corps de l'homme avec du limon rouge et qu'il l'anima par son souffle. C'est vrai ; mais, vois-tu, il fit tout le corps de l'homme à l'exception de sa tête. Non, ce n'est pas Dieu qui a fait la tête de l'homme ; elle est trop mauvaise ; c'est le diable. Quant à la femme, continua mon homme, qui se nomme *Ventre de lapin*, le bon Dieu se trouva fort embarrassé lorsqu'il s'agit de la fabriquer ; après avoir beaucoup réfléchi, ne pouvant en venir à bout et ne sachant plus avec quoi la faire, il s'arracha une côte et en forma la femme. Il la fit avec un os, c'est pourquoi elle a la tête si dure. »

Je vous laisse à penser, mon bien aimé Père, si des commentaires gratuits de cette force durent me laisser sérieux. Je dus intervenir pour empêcher de tels discoureurs de se faire entendre.

Ceci donne une légère idée de la tournure d'esprit de nos Indiens. Ils ne peuvent pas accepter les vérités telles qu'on les leur donne, dans toute leur simplicité. Rien ne leur est plus étranger que cette simplicité, eux si

doubles de leur naturel. La chose la plus simple est celle qui, pour eux, est la plus mystérieuse. Il croient toujours qu'on veut leur faire entendre autre chose que ce qu'on leur dit.

« Sais-tu bien au moins ce que c'est que la sainte Eucharistie, » disais-je à un bon vieux qui me tracassait pour que je le fisse communier et dans lequel je ne trouvais pas les dispositions requises, « sais-tu bien ce que c'est ? » — « Eh! donc, de la viande ! me répondit-il avec le plus grand aplomb. Ne nous dis-tu pas souvent que c'est le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ ? »

Mes sauvages avaient trouvé ce printemps, dans le tronc creux ou creusé d'un gros sapin mort, le cadavre momifié d'un de leurs ancêtres dans un parfait état de conservation. Ils en furent si frappés, qu'ils s'imaginèrent que c'était le corps de quelque saint; mais avant de formuler un jugement, ils vinrent me demander mon opinion. Après m'avoir décrit minutieusement l'état de la momie :

« Maintenant, me dit le porteur de parole, *Grand-Grelot*, maintenant, ô notre Père, dis-nous à qui appartenait ce saint homme. Est-ce à Dieu ou bien à la compagnie d'Hudson ? »

J'avoue que je ne m'attendais pas à voir intervenir la Compagnie d'Hudson dans cette affaire. N'est-ce pas stupéfiant de voir mettre en parallèle une société de marchands de fourrures avec le Créateur du ciel et de la terre ? Mais, les pauvres gens, leurs idées sont si obtuses ! Ils entendent parler du bon Dieu, et ils ne le voient pas. Ils entendent parler journellement, par les traiteurs anglais, de la Compagnie d'Hudson qu'ils ne voient pas davantage. La compagnie a donc revêtu dans leur esprit une forme spirituelle. C'est un être invisible, lointain et bienfaisant qui leur procure les moyens de vivre. S'ils croient qu'ils ont été créés et mis au monde pour servir

Dieu, ils s'imaginent tout au moins que c'est aussi pour servir la compagnie d'Hudson. Qu'il est difficile de donner à des esprits encore si obtus, des idées justes et claires ! Je crois qu'il faut prendre à la lettre, et non au figuré, cette expression des Peaux-de-lièvre en parlant de leur ignorance : *Sékkè-Koténaklé* (Sur moi c'est sombre et creux). Cette phrase ne rappelle-t-elle pas le *qui in tenebris et in umbra mortis sedent* de la sainte Ecriture ?

« A propos, ô notre Père, me disait le chef *Blanc-des-yeux*, d'un air qu'il voulait faire paraître intelligent et scrutateur, dis-moi donc comment vous recevez ce livre du Créateur, dont tu viens de nous entretenir. Vous arrive-t-il du Ciel par la poste et par livraisons, comme les grands papiers (journaux) des chefs blancs, ou bien est-ce le Grand-Priant (le Pape) qui vous l'envoie chaque année ?»

Voilà ce qu'il fallait m'entendre dire au sortir d'une instruction, dans laquelle je venais précisément d'expliquer de quelles sources nous tenons l'Ancien et le Nouveau Testament. Étonnez-vous ensuite que les Arabes, sauvages du septième siècle, aient pu croire que Mahomet recevait le Coran du Ciel par feuillets détachés? Mais je n'en finirais pas, si je voulais citer tous les épisodes naïfs et singuliers, que fait naître l'enseignement de notre sainte Religion à ces esprits ignorants et bornés.

Durant cette Mission, j'ai eu le bonheur de baptiser 20 Peaux-de-Lièvre, dont 18 adultes, les autres enfants ayant été régénérés par moi dans une longue excursion, que je fis à la raquette dans les steppes de l'intérieur en novembre 1871. Je bénis aussi 15 mariages, entendis 781 confessions et distribuai le pain des forts à 93 personnes, dont 23 communiaient pour la première fois. Ces chiffres sont indépendants de ceux que pourra fournir le R. P. SEGUIN pour son contingent de confessions et de communions.

Par la grâce de Dieu, il n'y eut pas un seul malade sur toute cette petite population.

Le R. P. Seguin étant allé évangéliser les Loucheux du Mackenzie au mois de juin, je demeurai seul à Good-Hope avec l'excellent F. Kearney, qui s'occupa durant l'été à remettre à neuf une de nos constructions en bois. De mon côté, je consacrai tout mon été à la construction de l'autel gothique, dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Le R. P. Seguin n'était pas demeuré inactif durant ce temps, après son retour. Outre le plancher de l'église, il a construit une forge, car il est très-adroit à travailler le fer; il a monté un tour à tourner que j'ai descendu de la Providence en 1871, et construit et découpé la rosace qui surmonte la porte de notre église.

Nous avons joui durant cet été 1872 de chaleurs exceptionnelles. Nous y avons eu des semaines entières de 28 à 31 degrés au-dessus de zéro (centigrades), à l'ombre et au nord. Si vous vous rappelez, mon bien-aimé Père, que, dans ce climat et à cette époque, l'étoile du jour infatigable ne disparaît pas ou presque pas de notre horizon, vous n'aurez pas de peine à croire que nous jouissons ici, en été, d'une température aussi élevée, si ce n'est plus, que celle du midi de la France.

Le 10 septembre, nous fûmes bien surpris par le retour de Mgr Clut. Nous le fûmes encore davantage, lorsque nous apprîmes que Sa Grandeur allait établir une nouvelle Mission dans le territoire américain d'Alaska, *alias* Amérique russe. Tout en remerciant Dieu de ce qu'il daigne enfin accorder aux pauvres habitants d'Alaska les lumières de la Foi, nous ne pûmes que nous attrister en nous voyant séparés pour un long temps de nos premiers Supérieurs. Trop heureux eussions-nous été, le P. Seguin et moi, si Sa Grandeur nous avait accordé l'honneur, à l'un ou à l'autre, de l'accompagner dans ces lointaines

contrées, que nous avons déjà visitées en partie, et d'être les premiers fondateurs de cette Mission nouvelle. Humainement parlant, il semblait que nous y eussions quelques droits. La divine Providence en a disposé autrement. C'est un jeune Prêtre breton, M. Lecorre, qui a été choisi par Mgr Clut pour occuper ce nouveau poste. Adorer les desseins de Dieu et se soumettre entièrement à la volonté de nos Supérieurs, par laquelle ils se manifestent, c'est ce qu'il nous restait à faire. C'est aussi ce qui a été fait. Le bon Maître aura égard sans doute à nos désirs et à notre bonne volonté.

En novembre et décembre 1872, j'ai entrepris un long voyage dans le Nord et l'Est de Good-Hope, et me suis de là rendu au grand lac d'Ours, que Sa Grandeur, à son passage ici, m'avait chargé de visiter durant l'hiver. Je vais, mon très-révérend Père, vous rendre compte succinctement de ce voyage durant lequel j'ai tenu la raquette trente-deux jours consécutifs, et n'ai pas parcouru moins de 150 lieues par deux fois, si ce n'est davantage. Par là, votre Paternité pourra juger de l'état de ma santé et de la vigueur de mes jambes.

Parti le 8 novembre avec un seul sauvage, enfant de quatorze ans du nom de Tadigalé, et conduisant mon traîneau à chiens pour lesquels celui-ci faisait le chemin, je me suis d'abord dirigé en plein Nord, jusqu'à six journées de course du fort Good-Hope, visitant sur mon passage trois camps ou villages peaux-de-lièvres, composés de loges ou tentes et de quelques cabanes en troncs d'arbres; car nos sauvages commencent à se bâtir des demeures plus confortables et plus chaudes que ne le sont leurs huttes de peaux ou de branchages.

Je ne vous ferai pas la nomenclature des forêts, lacs, steppes, mashkegs et rivières que je traversai ou parcourus durant cette portion de mon voyage. Il vous suffira de

savoir que je rencontrai sur ma route, laquelle n'était pas tracée, bien entendu, cent soixante-huit lacs et treize rivières. Je me rendis jusqu'à la lisière des *barren-grounds* ou terres stériles, qui bordent la mer polaire, et à une demi-journée de la rivière ou fleuve Anderson, qui se jette dans la baie Liverpool; j'ai même traversé par trois fois la plus occidentale de ses sources : la rivière du Poisson-Blanc. Arrivé à ce camp, le plus éloigné de ceux qui dépendent du fort Good-Hope, et où résidait alors le chef Kopa (l'Aube) je changeai ma route et me dirigeai dans le Sud-Est, pour atteindre le grand lac d'Ours sur son rivage le plus septentrional, et visiter quatre autres camps; mais je ne veux pas anticiper.

Dès mon arrivée dans un camp, j'ouvrais dès le soir même les exercices habituels en temps de mission : le matin, sainte Messe, instruction, cantiques et prières; le soir, cantique, chapelet, nouvelle instruction, prières et avis. Durant le restant du jour et même durant une partie de la nuit, je visitais les malades (il s'en trouvait beaucoup dans tous ces camps, par suite d'un coriza épidémique qui nous a visités cette automne), entendais les confessions et instruisais les sauvages. J'ai donné de cette façon une trentaine de sermons ou instructions, ai fait 9 baptêmes, béni 2 mariages, donné le pain des forts à 16 personnes et confessé tout le monde.

Voici, maintenant, quelques épisodes de cette mission apostolique. Le cinquième jour depuis mon départ de Good-Hope, nous trouvant, mon jeune sauvage et moi, sur un grand lac congelé, environné de steppes arides et immenses, et à trois journées de marche du camp le plus rapproché que nous ayons encore rencontré, nous fûmes surpris, au détour d'un promontoire dénudé, par une bande de sept loups blancs. Vous connaissez, mon bien-aimé Père, la taille des loups blancs du Nord :

2 pieds 10 pouces. Comment nous trouvâmes-nous ainsi subitement nez à nez avec tant et de si formidables animaux? Ce n'était pas facile à expliquer, et j'avoue que dans ce moment je ne me préoccupai pas d'autre chose, à savoir notre défense. Nous n'étions que deux, sans armes, nos haches se trouvaient enfermées dans le traîneau, qui était étroitement lacé; de plus, mon compagnon, véritable enfant, n'avait pas même de couteau de poche. Il ne se déconcerta pas cependant, ni moi non plus. Comme nos six chiens, qui prirent tout d'abord les loups pour des rennes, voulaient se précipiter au milieu d'eux, je lui ordonnai de les maintenir pendant que je dégageais les haches du traîneau.

Loin de s'enfuir à notre vue, *messires loups* s'étaient formés en demi-cercle, comme pour nous couper le passage; puis, en trois ou quatre bonds, ils nous entourèrent, nous et nos chiens, d'une redoutable phalange. S'ils s'étaient jetés sur nous dans ce moment de cruel embarras, c'en eût été fait de nous; mais ces monstres, qui n'hésitent pas à attaquer l'énorme bœuf musqué à la tête comme bardée de fer, et qui viennent à bout de l'abattre, tremblent et s'épouvantent à la vue seule de l'homme. Dieu, dans sa bonté, a daigné laisser à celui-ci un rayon de cette puissance qu'il départit à Adam sur toute la création. Nos ennemis s'allongèrent comme des chiens de chasse en arrêt devant une perdrix, levèrent leur grosse tête, découvrirent leur terrible râtelier et se prirent à hurler d'une façon peu rassurante. Nos chiens firent chorus. Maintenant ils s'apercevaient de leur méprise et se serraient contre nous en tremblant de tous leurs membres.

Il était évident que ces sept loups étaient affamés. On ne voyait pas une seule piste de renne dans toute cette contrée.

L'hésitation des monstres m'avait donné le temps de

dégager les haches et de refermer le traîneau ; j'en jetai une à Tadigalé, plaçai la mienne sur le traîneau, puis, saisissant mon fouet, je dis à l'enfant de venir s'accroupir derrière moi sur le traîneau. Les chiens, redevenus libres, partirent comme un trait, emportant le véhicule et nos personnes au milieu des loups étonnés. Ils ouvrirent leur cercle pour nous laisser passer; quatre prirent à droite, trois à gauche ; ils reçurent quelques bons coups de fouet au passage et firent à peine mine de nous suivre.

L'instant d'après, nous entendions de nouveau leur concert peu mélodieux dans le steppe voisin, accents de regret sans doute, car l'occasion avait été belle pour eux de faire bombance.

Nous croyons honorer beaucoup ceux des sauvages qui excellent en quelque chose en disant d'eux qu'ils sont de vrais Français. A leur tour, avec cette foi en sa propre excellence que tout peuple porte en lui, ils nous retournent le compliment, comme vous allez le voir. Dans le premier camp que je visitai sur mon passage, je logeai dans une hutte très-fumeuse. Tout le monde, aveuglé par la fumée, pleurait des deux yeux et se mouchait à qui mieux mieux. Je fis observer au propriétaire qu'on avait oublié de pratiquer dans la neige, au ras du sol et du côté opposé à la porte, un soupirail destiné à établir un petit courant d'air dans la loge.

« Voyez-vous ça, s'écria le vieillard ravi, entendez-vous, vous autres? Voilà notre Père, qui n'est cependant pas un homme (un Peau-de-lièvre), et qui peut encore vous en remontrer. Vraiment, mon frère, continua-t-il d'un ton plus bas en s'adressant à son voisin, des blancs de cette sorte, ce sont de vrais *sauvages*. »

Dans un autre camp, un excellent sauvage, très-bon chrétien, nommé Lazare, me présente un tout petit enfant, baptisé l'année dernière par M. Lecorre.

« Mon Père, me dit-il, je viens te prier de changer le nom de mon fils ; le priant à tête frisée lui a donné un mauvais nom.

« — Comment, un mauvais nom ? Je suppose que c'est le nom de quelque saint personnage.

« — Non, c'est le nom d'un damné. Il l'a nommé Adam ; or, comme Adam a été la cause de notre malheur, il doit être en enfer. Donne à mon fils un autre nom. »

Pour dissiper les craintes du bon Lazare, il fallut lui raconter en détail la longue pénitence et la contrition qui ont acquis le salut au premier homme.

Dans ce même camp, j'engageais mes chretiens a venir assister à la messe de minuit à Good-Hope :

« Qu'est-ce donc que cette messe de minuit? demande un Indien encore infidèle et qui, jusqu'ici, s'est tenu à distance de nous, je serais bien tenté d'y aller. Serait-ce un festin ?

« — Non, lui fut-il répondu. C'est une réunion nocturne pour la prière.

« — Rien que cela, fait mon homme. Oh ! alors je n'irai pas. »

Ce fait m'en rappelle un autre, qui se passait à Good-Hope aux approches de la Noël. Un autre Peau-de-lièvre, un chef, disait au R. P. SÉGUIN en lui demandant un calendrier :

« Mon Père, aies bien soin de me marquer la nuit de Noël, car, bien que je ne puisse pas me rendre à la messe de minuit, à cause de l'éloignement de mon camp, je ne manquerai pas de célébrer cette fête en bon chrétien. Sois tranquille, je connais ma religion. Cette nuit-là, je réunirai mes jeunes gens et nous ferons... un festin soigné. »

Le P. SÉGUIN dut apprendre à ce brave homme que ce n'est pas par de bons repas que l'on honore Dieu, et que

si la dévotion se mesurait à l'appétit de chacun, les caudataires à quatre pattes qui tiraient son traîneau en avaient plus que lui.

Toute la contrée que j'ai parcourue dans cette visite de camp en camp, au delà de trois journées de chemin au nord du fort Good-Hope, n'a jamais été foulée par le pied d'un blanc ni d'un métis, encore moins par celui d'un ministre de l'Evangile. J'ai donc l'ineffable consolation d'être ici, comme en tant d'autres points de ces vastes déserts arctiques, le premier Européen et le premier ministre de Jésus-Christ (à qui seul en revienne l'honneur et la gloire !) qui ait encore pénétré dans l'intérieur des steppes pour y offrir l'auguste victime dans des lieux où, jusqu'ici, le démon a régné en maître. Je vous assure, mon bien-aimé Père, que cette pensée seule que j'étais l'instrument, quelque indigne qu'il soit, par lequel notre aimable Sauveur a bien voulu descendre corporellement sur cette terre aride, a suffi pour me remplir de joie au milieu de toutes mes fatigues. Je répétais en moi-même ces paroles prophétiques d'Isaïe : *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo.*

Le troisième camp que je visitai est situé dans un steppe immense coupé de loin en loin par quelques rares bouquets de sapins rachitiques, parsemé de lagunes et de marais mouvants et arrosé, sans en être fécondé, par les eaux glacées de la rivière *Ê-dékk'alé* (écluses blanches). Il occupe le grand plateau central *Kha-tié* (lièvres-pays) qui est, à proprement parler, le territoire de chasse des *Kha tcho-Gottiné* ou Peaux-de-lièvre du littoral de la mer polaire, lesquels parlent un dialecte un peu différent et beaucoup plus grossier que celui que parlent les *Kha-t'a-gottiné* et les *Tchin-t'a-gottiné* ou Peaux-de-lièvre du Mackenzie et des forêts intermédiaires. Ce plateau est essentiellement aride et stérile; à quatre heures de marche du camp, on aperçoit la lisière blanche et dénuée de toute végétation

des *Barren-Grounds* ou *Kokkwin*, sur lesquels la horde du chef Kopa a passé l'été et l'automne, chassant le renne et le bœuf musqué, qui s'y trouvaient en abondance. Au nord, il est traversé par la rivière ou fleuve Anderson (*Sio-tchro-nilen*), que j'ai visitée vers son embouchure ainsi que vers le milieu de son cours, en 1865. A l'est et au sud le grand plateau-steppe est fermé par une muraille de rochers calcaires de 800 à 1000 pieds de haut, qui scintillent sous les pâles rayons de la lune comme un bloc d'albâtre. On n'y distingue pas un brin de végétation. Ce rempart naturel occupe les bords de la baie Dease (grand lac d'Ours). Il se replie vers la mer au nord, et vers la baie Smith (grand lac d'Ours) au sud, en formant ainsi une sorte d'S gigantesque. C'est ce qui lui a valu le nom de *Ti' deray*, terre *sinueuse*, qu'il porte. Enfin à l'ouest le plateau *Khatié* descend en pente douce jusqu'au grand lac ou étang *T'atchini*, qui n'a point de débouché apparent, mais se déverse dans le grand lac d'Ours par un gave. C'est de ce côté que j'y arrivai.

La visite de ces différents camps terminée et leurs habitants ayant rempli, tous sans exception, leurs devoirs religieux, je me dirigeai vers le sud-est, traversai *ti-deray*, et en deux jours de marche atteignis l'archipel *Ndu-int'lon* entre la baie Dease et la baie Smith, sur le grand lac d'Ours. Je fus toujours servi par ce que nous appelons ici un beau temps et un temps doux ; c'est-à-dire que le thermometre centigrade ne descendit jamais 30 degrés au-dessous de zéro; mais par contre il tomba tant de neige durant mon voyage, que tous les sentiers tracés par les sauvages en étaient obstrués et parfois entièrement cachés.

Le long de la baie Smith se trouvaient encore deux camps peaux-de-lièvre appartenant au fort Franklin ; quelques sauvages y avaient aussi construit un petit établis-

sement en troncs d'arbres. Je visitai toutes ces bonnes gens, ce qui me prit une semaine, les camps étant éloignés de deux jours de marche l'un de l'autre. Ma visite ayant été annoncée dans ces différents camps, j'y fus reçu comme dans les précédents, avec cet enthousiasme, ces manifestations de joie enfantine, ces cris, ces trépignements qui caractérisent nos aimables Peaux-de-lièvre et les distinguent des froids et moroses Montagnais. Quels que soient les vices de ces chrétiens de la veille, quelles que soient encore les superstitions et les puérilités qui trouvent place dans leur esprit à côté des vérités du christianisme, on peut se convaincre, par leur empressement à s'approcher des sacrements, par l'avidité avec laquelle ils viennent écouter la sainte parole, par la cordialité avec laquelle ils accueillent le Prêtre, que la semence évangélique n'a pas rencontré chez eux une mauvaise terre. Ce sol, glacé par l'égoïsme ou desséché par le feu des passions, a donné tout d'abord bien du mal aux ouvriers de la vigne, mais enfin, à force de travail et la grâce divine opérant, il promet maintenant d'abondantes moissons.

Je suivis dans ces camps la même méthode que dans les précédents. J'eus, en outre, des exercices religieux, des confessions et de la visite des malades, à suppléer aux cérémonies et onctions du saint baptême sur trente-sept sauvages qui n'avaient pu être qu'ondoyés l'année dernière, par M. Lecorre ; il ne se trouve plus maintenant d'infidèles, au lac d'Ours, qu'une seule famille. Parmi les sauvages de Good-Hope, tout au plus y en a-t-il une douzaine qui ne soient pas encore régénérés. Mgr CLUT nous écrivait du fort Raë qu'il n'y a que cinq personnes qui soient encore infidèles parmi les Flancs-de-chien. Vous voyez donc, mon bien aimé Père que l'œuvre de la régénération spirituelle de nos sauvages avance à grands pas. Les Esquimaux seuls font encore exception. Leur heure

n'a pas encore sonné dans les décrets éternels et nos supérieurs pensent qu'il faut remettre à plus tard encore leur évangélisation. Quand sera-ce? Je languis; il me tarde de pouvoir de nouveau m'élancer dans l'arène. J'appelle ce moment de tous mes vœux et vous prie, mon très révérend Père, de le hâter, s'il est possible.

L'excellente réception que nous font nos sauvages n'empêche nullement que nous n'ayons beaucoup à souffrir de leur grossièreté et de leur ingratitude. Ce n'est pas pour m'en plaindre ni pour médire de mes enfants, que je vous en parle ici, c'est afin de faire connaître notre position telle qu'elle est. Dieu aura sans doute égard, comme nous le faisons, à l'écorce rude, au manque absolu d'éducation et au fond naturel d'égoïsme qui caractérisent le sauvage. Il lui sera peu demandé parce qu'il a peu reçu. Nous ne devons pas être plus difficiles que le bon Dieu.

Or donc, malgré tout l'enthousiasme et toutes les manifestations de plaisir de nos bons Peaux-de-lièvre, je dus payer tout ce que je mangeai chez eux, et même plus que je ne mangeai. Jamais bienfaiteur insigne n'a assumé vis-à-vis de son protégé un tel air de protection et de supériorité, que le sauvage qui vous vend un misérable morceau de viande moyennant deux fois sa valeur. Leur manière de me traiter était invariablement celle-ci : le maître de la loge où j'avais choisi ma demeure exhibait une couple de flancs de renne, la mettait bouillir dans son chaudron, en compagnie de quatre ou cinq langues, puis me servait une langue et un morceau de viande et ingurgitait le reste, aidé par tous les visiteurs qui, je vous l'assure, ne manquent pas à l'heure des repas. Tant que je demeurais dans la loge, rien ne m'était demandé ; mais au moment du départ, mon hôte me présentait invariablement la main : « Notre Père ; tu me dois deux *peluches*

de viande, car je t'ai donné deux flancs de renne et quatre langues. » Inutile de discuter avec des gens à la fois si simples et si doubles. Il faut jouer au plus fin. « C'est bon, mon fils a raison. Voilà quatre carottes de tabac, prix de deux *peluches* de viande. Seulement, attends un peu. Sur ces deux peluches, j'ai mangé environ deux onces de viande, plus la moitié d'une langue. Le reste je l'ai seulement vu et senti. Eh bien, mon ami, voici un petit morceau de tabac pour te payer de tes deux onces de viande et de ta langue. Regarde bien le reste. » Et les carottes de tabac sont remises dans ma poche. Cela ne s'appelle pas *tirer*, mais bien *retirer* une carotte.

La première question qui était adressée à mon jeune guide, en arrivant dans un camp, était celle-ci : Notre Père vient-il pour nous?

A cela je répondais que je venais effectivement pour eux, mais non pas exclusivement pour tel ou tel camp, et que je me proposais bien de visiter tout le monde. Cette réponse, au lieu de leur plaire, les laissait ordinairement mécontents et refrognés. Pour contenter chaque camp, il aurait fallu être exclusif comme eux, se donner tout aux uns et mépriser les autres ; il aurait fallu épouser leurs vues étroites, leurs petites jalousies de tribu à tribu, leurs rancunes de famille à famille, ce que je ne pouvais faire. Si j'avais dit à telle ou telle poignée de sauvages : « Je suis venu pour vous, et pour vous seuls. Que m'importent les autres peuplades, pourvu que je vous trouve et que je vous laisse en bonne santé, » ils eussent poussé bien plus fort leurs cris de joie et de reconnaissance.

La même chose avait lieu au départ; ils auraient voulu que je leur fisse les grimaces qu'ils emploient en pareil cas ; les soupirs, les regrets, les allées et venues pour manifester une tristesse qui ne se trouve pas dans le cœur. La mienne, au contraire, étant tout entière dans

mon cœur et ne se traduisant que par le silence, ils en concluaient que je leur suis indifférent; ce ne sont pas des sourires et de bonnes paroles qu'ils auraient voulu en ce moment, ce sont des larmes, n'eussent-elles été que feintes. Pauvre sauvage ! C'est un grand enfant qui pleure, crie et frappe du pied pour peu que sa mère s'éloigne ; qui voudrait être toujours cramponné à ses jupons ; qui se fâche et boude quand elle caresse ses autres frères ; qui voudrait pour lui seul les attentions et les baisers maternels. Pauvres êtres ! ces plaintes (et quelquefois même ces insultes) sont encore une manière de nous faire comprendre que vous aimez le Prêtre et que vous appréciez sa visite !

De la baie Smith je me rendis sur la baie Keith du grand lac d'Ours, en traversant d'abord le premier de ces deux vastes bassins, puis l'immense presqu'île qui la sépare de la baie Keith, et qui me prit cinq jours de marche forcée toujours en compagnie de mon jeune sauvage.

Après m'être reposé quelques jours dans ma petite maisonnette de Sainte-Thérèse, sise à côté du fort de Franklin, je traversai aussi la baie Keith pour aller visiter un sixième camp peau-de-lièvre, situé sur la rive sud du Grand lac, ce qui me prit une autre journée de course. La réception fut la même et mon travail identique à celui des camps précédents. Tous les sauvages de ce camp, ayant été déjà baptisés par moi durant mes précédentes visites, je n'y eus pas de nouveaux baptêmes à faire, mais j'entendis leurs confessions.

A mon retour, je visitai un septième camp. Bref au bout de quarante jours de visites consécutives, prêchant, célébrant la sainte Messe, confessant et baptisant sur tout mon chemin, je repris le même chemin par lequel j'étais venu, ayant à brasser, au retour, quatre pieds de neige et à coucher au clair de la lune par une température qui, de-

puis la disparition totale du soleil, avait atteint 37 degrés centigrades.

Dans le dernier camp que je visitai, j'eus un singulier colloque avec le jongleur ou *inkkrôné* le plus renommé parmi les Peaux-de-lièvre et qui est encore infidèle. C'est le plus sot et le plus abruti qui se puisse voir. On a peine à comprendre comment de telles gens peuvent jouir de la considération de leurs compatriotes ou plutôt leur inspirer de la frayeur

« Le corbeau, le vison, et l'aigle-pêcheur sont mes génies, me disait le jongleur ; ils chantent pour moi durant la nuit pour me faire vivre sur terre.

« — Ah ! vraiment? Et que te dit donc ton génie corbeau dans ses chants nocturnes?

« — Le corbeau? il me dit sans cesse : *Na-ti kokkwéné, sé-ta na-yondét'i, ey! ey! ey! ho-hé!* c'est-à-dire : Dans les steppes arides devant moi ils ont rêvé.

« — Mais, mon ami, le chant de ton corbeau n'a ni queue ni tête. »

Les jongleurs affectent de prononcer des paroles inintelligibles, qu'ils veulent faire paraître terribles ou prophétiques. Les rêves y jouent toujours un grand rôle et les animaux en sont toujours l'objet. Je continuai :

« Et l'aigle-pêcheur, que te dit-il donc?

« — Oh! l'aigle, je l'ai vu bien souvent en songe durant les nuits d'été. Il me criait sans cesse : Au ciel, j'ai entendu comme le bruit de grandes eaux (*Ya-kké yawin chô t'a-wèkkwin*). J'y suis allé à tire-d'aile et j'y ai trouvé un grand fleuve, où j'ai pêché du poisson pour toi (*Ya-kké dinllûgé édin-hâ*).

« — Je te fais grâce de ce que peut te chanter le vison ou putois. Pauvre enfant, ta tête ne doit pas être dans une assiette bien solide, tu aurais besoin de quelque médicament.

« — Ce n'est pas tout, exclama le jongleur, comme enflé par ses hautes révélations, mon *bonnet* chante aussi pour moi durant la nuit. Je suis le seul dont le *bonnet* chante.

« — Ton bonnet?... Oh! pour le coup, c'est par trop fort. Par le fait, cela devient transcendant. Et que te dit ton bonnet?

« — *Edé-déyetcè! édé-déyetcè!* (je me rêve moi-même). »

Pauvre insensé, me disais-je, c'est en de telles balivernes, dignes d'une cervelle fêlée, qu'il met sa gloire, son espérance et sa foi! Et il est des hommes qui l'applaudissent, l'admirent et le redoutent! Ils en sont tous là. *Ab uno disce omnes.*

J'étais de retour à notre résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance pour la fête de Noël. Elle a été splendide; un bon nombre de sauvages y ont assisté. Nous avons eu quarante-six communions. Les dons volontaires de nos métis à l'Enfant-Jésus se sont montés à 8 livres sterling, et ceux des sauvages à 45 peluches (4 liv. 10 sh.).

Durant la première quinzaine de janvier dernier (1873), nous avons eu des froids rigoureux, non pas tant par leur intensité, puisque nous atteignons parfois 48 degrés centigrades, que par leur durée. En effet, pendant seize jours consécutifs, nous avons enregistré de 40 à 45 degrés centigrades au-dessous de zéro. Cela peut paraître impossible, c'est pourtant la plus exacte vérité. On vit parfaitement bien par une telle température et on peut même coucher à la belle étoile, n'en déplaise à MM. les Académiciens.

Le 30 janvier, nous avons eu le bonheur d'apprendre l'heureuse arrivée de Mgr Clut et de son compagnon, M. Lecorre, au fort Youkon (Alaska). Le R. P. Seguin et moi regardons comme un fait providentiel, que Sa Grandeur ait pu se rendre à Youkon au mois d'octobre. Sa Grandeur est partie de la Pierre's-House, fort des mon-

tagnes Rocheuses, le 26 septembre, à la veille ou avec la prise des glaces. Le 30 du même mois, Monseigneur se trouvait arrêté par elles et obligé de continuer sa route à travers forêts, montagnes et steppes, avec des fatigues inouïes. Si nos courageux voyageurs n'avaient rencontré sur leur route une loge sauvage, ils seraient morts de faim et de misère. Tout imprudent que l'on me dit, je n'aurais pas commis un tel acte de témérité. Nous avons fait ce qu'il a été en notre pouvoir pour empêcher Monseigneur de descendre à Youkon en automne. Maintenant que la chose est faite, il ne nous reste qu'à remercier le ciel de son heureuse issue. Par la même occasion, je recevais de l'agent de la compagnie Hutchinson, Kohl et Ce, de San-Francisco, qui possède la plupart des forts de traite établis dans Alaska, une lettre en réponse de celle que je lui avais adressée du fort Youkon en juin 1870. Trois ans pour recevoir la réponse! Par là vous pouvez juger, mon bien-aimé Père, des innombrables difficultés de communication qui existent entre le Mackenzie et le Youkon. Ce monsieur me dit dans sa lettre que la compagnie dont il est l'agent attend les Missionnaires à bras ouverts, que le passage leur sera accordé gratis sur leurs steamers, qu'ils trouveront dans leurs forts de traite américains tous les objets qu'ils pourront désirer, et se procurer à San-Francisco, où se trouve le siége de la Société susdite, toutes les commodités désirables. Mgr CLUT a pris copie de cette missive, qui lui a servi de lettre d'introduction auprès de ces Américains.

Un autre agent de la même compagnie, auquel j'avais aussi écrit à l'époque, a fait ses ouvertures à un de nos Pères de Montréal ou de Québec, qui en a référé au R. P. MAISONNEUVE. C'est de ce dernier que Mgr CLUT a eu connaissance de la bonne volonté de cette compagnie. Ce m'est donc une joie de voir que ce voyage que je fis à You-

kon en 1870, et qui fut tellement entravé par la jalousie des commis de la compagnie d'Hudson, quoiqu'il parût avoir échoué complétement, a pourtant servi à quelque chose, puisqu'il a été la cause déterminante de la démarche que vient de faire Sa Grandeur Mgr Clut, de l'établissement d'une Mission dans Alaska, et de la manifestation de la bonne volonté des maîtres de cette contrée. Il est vrai que je n'ai pas retiré personnellement le profit de mes peines : *Sic vos non vobis mellificatis apes !* Mais le bon Dieu y pourvoira et, j'ose aussi l'espérer, votre Paternité.

Il est temps de clore cette trop longue lettre. Je dois vous apprendre, en finissant, ce que j'aurais déjà dû vous dire depuis un an, c'est que les quatre énergumènes qui avaient tenté de me jeter dans le Mackenzie en septembre 1869, m'ont tellement manifesté du regret de leur projet coupable, et m'ont tellement promis de se donner à Dieu tout à fait, qu'après avoir reçu leurs aveux et leurs excuses *en public* et les avoir éprouvés durant près de deux ans, j'ai pu les baptiser et faire faire à l'un d'eux sa première Communion. C'est dans la cabane de ce dernier que j'ai passé deux ou trois nuits durant mon dernier voyage. Nos sauvages de Good-Hope et du lac d'Ours, ainsi que les Loucheux catholiques ne laissent rien à désirer.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour, avec lesquels je suis et serai toujours, de votre Paternité, le serviteur très-humble et fils obéissant et affectionné,

Petitot, o. m. i.